

L'Ardèche, terre de patrimoine industriel ?

Une industrialisation en cluster depuis la fin du XVIII^{ème} siècle

L'Ardèche apparaît comme un conservatoire de l'architecture industrielle alors même que l'image traditionnelle de l'Ardèche est associée à la ruralité, celle des paysages de pente, de terrasses et de châtaigniers. Pourtant le département s'est inscrit avec force dans le temps long de l'industrialisation française, depuis la première phase de l'âge industriel jusqu'aux nouveaux secteurs du XX^{ème} siècle. Les grandes filières, celles du charbon, de la sidérurgie et du textile y sont représentées mais aussi les filières moins nobles telles que le travail du cuir, l'agroalimentaire ou les fours à chaux, qui sont, elles aussi, entrées dans le champ de la recherche historique et patrimoniale.

Au-delà des différentes logiques naturelles, économiques ou personnelles sous-jacentes à chaque aventure industrielle locale, il s'agit bien pour certains espaces ardéchois d'un fonctionnement de type *cluster* mêlant capillarité et complémentarité, à l'œuvre dans le département suivant trois systèmes spatiaux principaux centrés sur les métropoles ardéchoises : Annonay, Privas et Aubenas. Ces villes organisent la vie économique dans leur bassin respectif en assurant des relations d'interface entre l'axe rhodanien et les montagnes et plateaux proches. Les villes rassemblent les réseaux de notabilité, les capitaines d'industrie et leur capital financier et technique, parfois les aptitudes naturelles : Annonay valorise les propriétés astringentes des eaux de la Deûme et de la Cance dans les industries

papetières, la mégisserie, la tannerie, avant de tenter de participer à l'aventure automobile dans l'entre-deux guerres ; Privas exploite aussi des gisements de fer acheminé vers les forges voutaines ou transformé sur place en minium avant de devenir la capitale du marron glacé. Aubenas abrite une manufacture royale de soie depuis le XVIII^{ème} siècle¹. La vallée du Rhône, axe de transport et de pénétration, voit s'installer des sites sidérurgiques importants au Pouzin, à Soyons² et à La Voulte, qui propulsent l'Ardèche aux premiers rangs productifs français vers 1850, et d'autre part la mise en exploitation des falaises de calcaire pour la chaux et les cimenteries entre Cruas et Viviers, plus tard une importante fabrique de tissus en fibres synthétiques à La Voulte³. Enfin, les vallées mettent en valeur une démographie alors prolifique et l'énergie hydraulique en développant le moulinage du fil de soie, étape de préparation du fil par torsions : il s'agit du matériau semi-fini destiné à la grande soierie lyonnaise. La montagne ardéchoise offre en outre divers filons miniers exploités par une main d'œuvre de paysans-mineurs : houille, fer, zinc, schiste bitumineux pour la paraffine, plomb...⁴ Derrière ces activités se cache le réseau des sous-traitants, ainsi de l'extraction du tannin des châtaigniers pour le tannage des cuirs⁵, des ateliers de verrerie pour l'embouteillage des eaux minérales⁶ et des bières de Ruoms, ou des ateliers de mécanique, de menuiserie et de corroierie pour les turbines, les engrenages en bois, les chaudières. Le foisonnement industriel ardéchois semble bien le fruit de logiques spatiales convergentes et d'initiatives audacieuses.

¹ Cf J. Cheyron, *La manufacture royale de Henri Deydier*, Aubenas, Imprimerie nouvelle, 1994.

² Archives Départementales de l'Ardèche (ADA), 8S8, 8S44.

³ La T.A.S.E., sponsor du rugby à XV voutain dès les années 1950.

⁴ ADA 8S50.

⁵ ADA, 8M95, 12Fi168 et Mémoire d'Ardèche Temps présent (MATP), Cahier n° 34, Privas, 1992.

⁶ MATP, Cahiers n° 38 et 39, Privas, 1993.



Laverie de plomb de St-Cierge-la-Serre.

Successivement on remarque : les tables de Linckenbach, les bâtiments abritant les machines avec leurs ouvertures pour les axes ou les courroies, le terril.

© C. Nace



Un des hauts fourneaux de La Voulte.

© C. Nace

Ceux qui ont créé ou développé les industries sont parfois des notables issus du terroir, qui pouvaient compter sur l'appui du tissu économique local - tels un Pavin de Lafarge à Vivier, un Vallette-Viillard à Cruas, un Meyzonnier à Annonay, un Deydier à Chomérac - ou des entrepreneurs dynamiques comme un Emile Crumière qui développe à Flaviac une production de pellicule photographique, un Louis Chambon, qui invente, produit et diffuse nationalement depuis La Voulte diverses machines-outils pour fabriquer les boîtes d'allumettes et de cigarettes, les cartes à jouer, les tickets de tramways, ou conditionner le sucre en morceaux... ou encore le maître-bijoutier Charles Murat qui fonde à Saint-Martin-de-Valamas l'ancêtre de la société Ardilor. Mais « une des chances de ce département rural est d'être entré très tôt dans l'aire d'initiative des grandes villes proches »⁷, Marseille, Saint-Etienne, Alès, Grenoble et surtout Lyon, et, plus généralement, d'avoir toujours attiré l'investissement extérieur. Aussi la dépendance de l'Ardèche industrielle est-elle bien réelle : depuis la sidérurgie du XIX^{ème} siècle aux mains des compagnies lyonnaise Granger-Veyron et stéphanoises de Terrenoire et de l'Horme jusqu'aux mouliniers recevant la soie grège du fabricant lyonnais. Mais l'industrie ardéchoise a bien trouvé dans les ressources humaines les facteurs de ses adaptations et de ses continuités en mettant en valeur le rôle du capital humain. L'Ardèche connaît toutes les problématiques du monde ouvrier d'alors : une démographie rurale excédentaire qui nourrit le travail à l'usine-internat⁸ ou l'exode rural, les paternalismes patronaux⁹ protestants et catholiques, la venue de nouveaux travailleurs issus de l'immigration¹⁰ par exemple à travers le cas des Arméniens spécialistes du nouage des fils de soie et établis à Joyeuse et Pont d'Aubenas juste avant leur implantation dans l'Est lyonnais¹¹ ou dans celui des Italiens et Polonais employés des cimenteries, les luttes pour les avancées sociales¹², les joies des travaux et des jours, qui tissent autant de mémoires dans les dynasties ouvrières locales. L'incorporation d'innovations emportent quelques réussites spectaculaires à l'échelle nationale : l'entreprise Lafarge, les cars Besset à l'origine de la SAVIEM future Renault Véhicules Industriels¹³, les papeteries Canson-Montgolfier, les eaux minérales de Vals et d'Arcens, la soie « lyonnaise ».

L'Ardèche médiane, une aire patrimoniale privilégiée

De ce terreau industriel particulièrement fertile, se dégagent plusieurs échelles de patrimonialité, du four à chaux de village aux gueulards de Lafarge, du béal d'alimentation des roues de pêche hydrauliques des moulins des hautes vallées au quartier usinier de Tartary à Aubenas, des petites usines-internats où cohabitaient le maître-moulinier et ses ouvrières aux cités ouvrières papetières et cimentières. Mais, singulièrement, l'Ardèche médiane mérite un regard plus appuyé. Sur un trajet de 80 km en effet, entre les pôles de Privas, La Voulte et les Ollières se concentre une rare richesse patrimoniale qui permet de prendre à la fois conscience de la vitalité de cette aire et de son fonctionnement en *cluster* : la sidérurgie, l'extraction du fer et du plomb, le moulinage de la soie en ont été les activités dominantes ; bâtiments et paysages résiduels y demeurent aisément réparables.

Une route patrimoniale dans l'Ardèche médiane : le patrimoine métallurgique

La Voulte présente une batterie de hauts fourneaux classés¹⁴. L'activité sidérurgique vouldaine résulte d'un double contexte : la présence d'un important gisement de fer¹⁵ mentionné dès 1762 et l'essor de la grande industrie sidérurgique stéphanoise. Afin de rentabiliser sa forge « à l'anglaise », la compagnie Terrenoire envisage dans les années 1820 la construction de nouveaux hauts fourneaux et achète les terrains situés en contrebas des mines de fer de La Voulte. Le site choisi se trouve à mi-chemin de la mine de fer vouldaine et du Rhône. Après une mission en Angleterre, l'ingénieur polytechnicien Culmann remet à la société un plan d'installation d'une usine de production de fonte au coke, procédé mis au point par l'Anglais Darby en 1730. C'est un projet ambitieux, qui diffuse une partie des innovations britanniques¹⁶. En effet, au début du XIX^{ème} siècle, la fabrication de la fonte au

⁷ G. Chastagnaret in C. Nace, J.-R. Nace, *Ardèche, terre d'industrie*, Montmélian, Fontaine de Siloé, 1998, p.6.

⁸ F. Charpigny, *L'espace, le temps et le pouvoir dans deux vallées moulinières de l'Ardèche*, in *Le monde alpin et rhodanien*, 2^e-4^e trimestre 1996.

⁹ ADA 4U13/162.

¹⁰ ADA, 10MP33.

¹¹ ADA 6S98.

¹² ADA 1MP199, 15M22, 23, 25, 56J23, 4X6, 34, 58,...

¹³ ADA 8M65 et N. Tellier, *Les autocars Isobloc*, E.T.A.I., 1998.

¹⁴ Fonte, fer, acier- Rhône-Alpes, images du Patrimoine, Inventaire général, 1992.

¹⁵ ADA 8S10.

¹⁶ P. Peyre, *Contribution à l'étude des mécanismes de l'innovation : l'exemple des fonderies de La Voulte*, 112^e Congrès des Sociétés savantes, t.II, 1987.

Une route patrimoniale dans l'Ardèche médiane : le patrimoine minier

charbon de bois reste très courante en France : en 1840, les neuf dixièmes des 462 hauts fourneaux français sont encore chauffés au bois, les industriels estimant que la fonte ainsi produite est supérieure en qualité ; de plus, l'insuffisance de la demande et les coûts du transport du coke grèvent les bénéfices disponibles pour l'investissement dans ces nouvelles technologies. Refusant la pratique générale et séduit par les performances des systèmes anglais, Culmann réalise à La Voulte en 1827-1828 une batterie de quatre hauts fourneaux au « *coak* », éléments clés d'une usine organisée de manière rationnelle et rigoureuse. Ils sont construits à l'aplomb du coteau, ce qui permet l'acheminement direct du minerai depuis la mine par une voie ferrée. Le coke de Rive-de-Gier est embarqué à Givors ; les bateaux descendent le Rhône jusqu'à La Voulte puis suivent un canal de 300 mètres jusqu'au quai de déchargement. Le coke est ensuite transféré dans des wagonnets, puis monté par un plan incliné sur une terrasse à 20 mètres au dessus du sol ; il y est accumulé dans des entrepôts à proximité des stocks de minerai de fer. Une batterie de fours à griller le minerai permet l'élimination du soufre. Ensuite par le gueulard du haut fourneau, jusqu'à 80 chargeurs mélangent les 2 500 tonnes de matériaux en couches successives : coke, fer grillé et castine¹⁷. Dans la partie basse de l'usine, on trouve dès 1828 une machine soufflante à balancier, de 60 chevaux, qui alimente en air le foyer de combustion par trois tuyères. A la base des hauts fourneaux, la halle de coulée abrite les opérations de coulage de fonte de moulage ou de forge, destinées aux boulets d'artillerie, aux rails, aux cerclages de roues, aux canons de marine. En 1843¹⁸, l'usine a une capacité de 16 000 tonnes annuelles et fait travailler plusieurs centaines d'ouvriers ; elle apparaît comme un modèle pour les ingénieurs de l'Ecole des Mines et de l'Ecole Centrale qui la visitent avec leurs élèves durant le XIX^{ème} siècle¹⁹, mais est techniquement dépassée après 1870²⁰, et s'éteint en 1889. Les témoins de cette activité se dressent toujours à La Voulte entre la voie ferrée et le talus qui surplombe la ville.

Depuis 1995, un chevalement témoin de l'activité minière du bassin de Privas est inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. La présence d'une lentille ferrugineuse avec un minerai feuilleté ou en rognons agathisés, à teneur moyenne et dont les couches n'excèdent pas 160 mètres de profondeur, est détectée en 1837 et conduit à une exploitation minière en « chambre et pilier » par quatre concessions à partir de 1843²¹.

Le milieu du siècle voit l'apogée de l'extraction, avec un tonnage annuel compris entre 100 000 et 200 000 tonnes. Entre 1866 et 1868, l'Ardèche représente alors 10% de la production nationale de fer²². Un millier d'ouvriers travaille sur le site. Le minerai est alors chargé dans des tombereaux tractés par des chevaux qui descendent jusqu'à la vallée du Rhône. Il est traité soit dans les hauts fourneaux du Pouzin soit dans la fonderie de La Voulte. Privas est bien alors une cité minière polluée, aux façades rougies par la poussière ferrugineuse des charrois jusqu'à l'arrivée du chemin de fer en 1861²³. L'exploitation de la concession du Lac par la Compagnie Loire-et-Ardèche de Terrenoire entraîne en 1868 le creusement d'un puits, dit « n°9 », de 100 mètres de profondeur, surmonté d'un imposant chevalement de forme carrée²⁴, de 14 m. de côté, à double pavillon superposé. A l'étage est installée une machine à vapeur horizontale de 35 chevaux qui active les bobines des câbles de levage et de descente des bennes de minerai²⁵. Le chevalement est prolongé sur 79 mètres par une série d'arceaux maçonnés qui supportaient une voie ferrée métrique ; celle-ci amenait les wagonnets de minerai au dessus des caves de chargement des wagons des chemins de fer PLM en partance pour les forges des bords du Rhône²⁶. L'exploitation du puits n°9 s'arrête en 1889. En 1896, une centaine de mineurs travaille encore par intermittence sur les concessions, qui produisent 1,5% du fer français²⁷. La mine est définitivement épuisée dans les années vingt.

¹⁷ Pierre calcaire utilisée comme fondant dans la fusion

¹⁸ ADA, 8S44.

¹⁹ Mémoires de visite de Chevallier, bibliothèque de l'ENSMP, cote M1859, de Rigaud, M1869, de Balleydier M 1872.

²⁰ ADA, 8S105.

²¹ ADA, 8S63.

²² E. Reynier, *Mines, métallurgie et voies ferrées dans la région privadoise*, Aubenas, 1943.

²³ A. Lasserre, *Privas et ses mines de fer*, inédit, 1986.

²⁴ ADA, 43Fi44.

²⁵ ADA, 63J2, 63J3, 63J5.

²⁶ S. Guérin, *Voie d'archives ou voie d'archi, reconquête d'une portion de voie ferrée et d'une concession minière en Ardèche*, T.P.F.E., Lyon, 1999 (inédit).

²⁷ ADA, 14M22.

Autre vestige de la fièvre minière du XIX^{ème} siècle, une laverie de plomb sur la commune de Saint-Cierge-la-Serre²⁸ présente une architecture fonctionnelle remarquable. L'investisseur lyonnais Hyppolite Radisson de 1888 à 1896, puis la Société Minière et Métallurgique des Cévennes de 1897 à 1902, enfin la Société des Mines de l'Eyrieux de 1906 à 1909 exploitent tour à tour les filons métallifères du lieu : 160 tonnes de plomb galénique argentifère et 9 000 tonnes de blende sont extraites au total²⁹. Le site est isolé dans la montagne, en contrebas de la D265. Il rassemble les bâtiments de l'usine, les logements des ouvriers qui font face à la maison de l'ingénieur. On y repère facilement le cheminement de l'ancienne et étroite voie ferrée, le bassin réservoir, d'anciennes conduites et des bassins de décantation. L'ensemble du site n'est pas envahi par la végétation qui peine à trouver de la matière organique dans les scories stériles qui le recouvrent. La lecture analytique de ce paysage industriel en est ainsi facilitée.

La laverie permet un premier travail de traitement du minerai brut : il s'agit d'en enrichir la teneur finale en éliminant les minéraux connexes, les gangues, les impuretés. L'eau est l'agent essentiel de l'opération. Des concasseurs brisent le minerai, trié ensuite sur des tables tournantes arrosées d'eau puisée dans un grand bassin de retenue en amont de l'usine ; les morceaux sélectionnés sont cassés avec des marteaux à scheider, les débris sont passés au crible et broyés³⁰. Les sables issus du broyage sont placés dans des tables de Linkenbach, dont on voit encore aujourd'hui les soubassements coniques en ciment, d'un diamètre de sept mètres. Ces immenses tables circulaires soumettent les sables à une rotation centrifuge qui opère par gravité la séparation des composants suivant leur densité, selon le principe de la battée de l'orpailleur. L'eau assure la migration et le dépôt des différents grains. Des bassins de décantation permettent ensuite de récupérer les boues issues du lavage, qui subiront un deuxième bain pour récupérer les ultimes traces de minerai, tandis que les stériles étaient probablement chaulés pour retrouver un pH plus neutre. La machinerie est actionnée par la vapeur : en arrière de l'édifice qui présente de vastes ouvertures aux arcs cintrés de briques rouges gisent les restes de la cheminée. Dans la vallée de l'Ouvèze, entre Flaviac et le versant du Serre de l'Eglise se trouve le même type de laverie mais l'ensemble est envahi par la végétation³¹. Toutefois, le logement patronal est aujourd'hui toujours habité et sur les flancs de

la montagne s'élève le plus grand terril de l'Ardèche, de couleur sable, le terril de Pansier, résultat de l'extraction jusqu'en 1914 du plomb de Chaliac³².

Une route patrimoniale dans l'Ardèche médiane : le patrimoine soyeux

Evoquer le patrimoine industriel de l'Ardèche conduit nécessairement à instruire l'étude du travail de la soie : le département assure en effet jusqu'à la Seconde Guerre mondiale la moitié de la production française du fil de soie mouliné, grâce à plus de 400 moulins recensés³³.

Mouliner la soie consiste à donner au fil avant son tissage une torsion spécifique pour lui faire acquérir souplesse et élasticité qui se transmettront alors au tissu, donc au vêtement. L'intense développement de cette activité industrielle dans les vallées ardéchoises résulte d'une conjonction de multiples facteurs accumulés sur plus de deux siècles.

La situation géographique apparaît primordiale : l'Ardèche se trouve à mi-chemin de Lyon, capitale française de la fabrique soyeuse, et des zones d'approvisionnement en soie grège, Cévennes séricicoles avant que la pébrine ne ruine les magnaneries puis port de Marseille pour les cocons importés du Levant ou d'Extrême-Orient. Lyon a reçu le monopole de la vente de la soie dans le royaume en 1450 et reste jusqu'au XIX^{ème} siècle le pôle majeur de la production et du commerce de la soie en France. C'est le système de la « Fabrique » dominée par des marchands-fabricants lyonnais (444 en 1853) qui achètent et expédient la soie dans les campagnes environnantes, en Ardèche particulièrement, pour être moulinée à façon. Le patron moulinier dépend de la commande du soyeux lyonnais et son savoir-faire et sa capacité à créer parfois de « nouveaux fils » font sa réputation et maintiennent son activité. Le fil mouliné est ensuite donné à tisser aux canuts puis aux tissages mécaniques de la région lyonnaise. L'arrivée des textiles synthétiques et la concurrence des soieries asiatiques ruineront l'économie de la soie et l'activité industrielle des vallées ardéchoises³⁴.

Par ailleurs, les innovations techniques améliorant les premiers moulins d'origine italienne³⁵ et de structure cy-

²⁸ ADA 8M135 et MATP, Cahier n° 9-10, Privas, 1986.

²⁹ ADA, 8S21.

³⁰ Cf G. Naud *in* MATP, Cahier n° 49, Privas, 1996.

³¹ Une laverie est également visible dans le sud du département, à Sainte-Marguerite-Lafigère, cf C. Nace, J.-R. Nace, *Ardèche, terre d'industrie*, Montmélan, Fontaine de Siloé, 1998, pp. 79 à 83.

³² ADA, 6U678, 8M99, 8S291, 8S23.

³³ B. Duprat, M. Paulin, F. Tran, *Du fil à retordre*, Lyon, P.U.L., 1993.

³⁴ ADA 1MP292., 6U365, 368, 380.

³⁵ Moulins dits *alla bolognese*

lindrique s'élaborent au cœur de l'Ardèche grâce à l'action déterminante de l'ingénieur Vaucanson.³⁶ Celui-ci est chargé en 1741 de développer une industrie nationale de la soie. Il met au point des moulins de forme ovale qu'on pourra aligner dans une grande salle rectangulaire : l'architecture simple mais fonctionnelle du moulinage était née. En 1752, la fabrique d'Henri Deydier située à Pont-d'Ucel au bord de l'Ardèche devient Manufacture royale de soie et abrite les moulins Vaucanson. Elle correspond à un modèle d'architecture industrielle. L'usine de soie sera donc un grand bâtiment allongé de plusieurs dizaines de mètres sous voûte dans le sud de l'Ardèche, sous plancher dans le nord³⁷.

Il restait à résoudre l'équation énergie-humidité avec le double dessein d'assurer le mouvement rotatif des moulins et d'éviter que les fils de soie ne se cassent dans une atmosphère trop sèche. Les vallées ardéchoises encaissées, avec leurs rivières aux eaux siliceuses plus que calcaires, apparaissent alors des emplacements propices à l'activité moulinière : l'énergie hydraulique devient première et les moulinages installés en grappe le long des cours d'eau détournent une partie du courant dans des béalières³⁸ qui font tourner les roues de pêche placées sur le côté amont des bâtiments. De ces immenses roues, dont le rayon atteint parfois 5 mètres, partent les axes qui entraînent les moulins par le biais de systèmes complexes d'engrenages souvent en bois, taillés dans du buis ou parfois de l'acacia. Pour résoudre l'irrégularité du débit du béal, les mouliniers font appel à la vapeur³⁹ qui entraîne les moulins et humidifie les salles de travail avant la révolution du moteur diesel. La partie basse des bâtiments, l'espace du travail, comporte généralement une façade aveugle adossée à la pente ce qui permet une faible exposition au soleil : l'humidité nécessaire à l'ouvroison de la soie est donc maintenue. Les moulinages sont donc installés dans le fond des vallées, certes au plus proche de l'eau mais souvent à l'ombre tout l'hiver.

L'isolement et l'enclavement de la plupart des moulinages imposent le recours à une main d'œuvre captive, souvent logée sur place : l'apogée démographique du département qui compte 390 000 habitants en 1861 sert l'industrie du moulinage qui emploie les deux tiers des salariés ardéchois. Les jeunes filles sont les premières embauchées avant de partir pour la ville ou se marier. L'activité industrielle s'insère donc parfaitement dans l'économie rurale jusqu'à s'y diluer, à en perdre justement son caractère in-

dustriel. C'est pourquoi évoquer aujourd'hui le patrimoine industriel de l'Ardèche reste encore à bien des égards iconoclaste.

Si l'Ardèche est bien la terre d'élection du moulinage du fil de soie, sa partie médiane rassemble tous les types de moulinages et bâtiments liés à l'ouvroison de la soie grège : les moulinages ruinés, les usines-internats - qui ont parfois conservé leurs moulins en bois ou métalliques, la grande usine intégrée et même une cité ouvrière au sud de Chomérac.

En remontant la N304 on trouve à Saint-Julien-en-Saint-Alban l'usine Blanchon⁴⁰, aujourd'hui propriété de l'entreprise Payen. Erigée en 1825, elle rassemble trois étapes de la production du fil de soie : l'éclosion des cocons, la filature et le moulinage. C'est donc une usine intégrée, construite en forme de U : dans l'aile droite la coconnière chauffée et sa cheminée car les vers à soie demandent une température constante supérieure à 20°C, dans l'aile gauche la filature reconnaissable à ses larges baies lumineuses, enfin au centre le moulinage avec à l'étage le logis patronal et sa terrasse accessible par un escalier d'honneur. Le moulinier en effet se loge classiquement au dessus de la salle des moulins malgré le ronronnement constant des machines. La circulation des ouvrières entre les bâtiments se fait par un cryptoportique semi-enterré sous la terrasse⁴¹. Les espaces patronaux et ouvriers sont ainsi délibérément distingués. L'ensemble est un des bijoux du patrimoine industriel ardéchois.

A Flaviac on remarquera le grand moulinage rénové surplombant un jardin public où la municipalité a voulu conserver l'aqueduc qui alimentait les usines. Plus loin, la commune de Privas a aménagé dans la vallée du Mézayon un espace de baignade et de loisirs en utilisant le barrage de retenue qui desservait l'ancien moulinage de La Neuve aujourd'hui ruiné. Les nouveaux usages de l'espace permettent d'amener les touristes vers un patrimoine méconnu et souvent peu explicité. Cette vallée du Mézayon concentre un grand nombre de moulinages familiaux conçus comme des usines-internats⁴². On les repère de la route ou par des chemins de randonnée, ainsi du moulinage du Pré du Roi situé vers Pourchères. Ce moulinage familial dispose d'un véritable parc paysager bourgeois dessiné en 1875 par l'architecte pépiniériste Marc-Antoine Luizet. On peut y admirer le décor topiaire typique du Second Empire : lac artificiel, cascade, rocailles, gingko.

³⁶ Jacques de Vaucanson (1709-1782), ingénieur mécanicien, inspecteur des Manufactures de soie.

³⁷ Cf B. Duprat in MATP, Cahier n° 49, Privas, 1996.

³⁸ ADA, 63J42, 63J41, 4U2148,...

³⁹ ADA, 8S97, 8S98.

⁴⁰ Décrite dans J. Turgan, *Les grandes usines de France*, tome VI, Paris, 1880, pp. 85 à 116, et ADA, 20J30.

⁴¹ Semblable dans son principe au corridor ancillaire du château Schneider au Creusot.

⁴² ADA, 7S36.

Améliorer un cadre de vie austère tout en exprimant une conscience de classe était une attention de nombre de mouliniers, captifs de leurs usines des fonds de vallées, préoccupés jour et nuit du moindre bruit suspect qui signalait la rupture d'un engrenage ou l'enrayement d'un moulin. A Chomérac, la cité ouvrière de Champ-la-Lioure était un quartier industriel tout entier dédié à la soie : on y voit d'immenses bâtiments de moulinsages et filatures, une chapelle, l'ancien bureau de poste, l'ancienne orangerie du moulinier. L'ensemble subit les outrages du temps.

L'Ardèche apparaît donc riche d'un patrimoine industriel dont la valorisation et la conservation ressort d'une dynamique régionale partagée. En l'espèce, la diversification

de l'offre patrimoniale aux côtés du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche peut en effet apporter une vision plus réaliste d'un département qui ne saurait se réduire à un pseudo-conservatoire des traditions rurales.

Bibliographie

G. Cholvy (dir.), *Histoire du Vivarais*, Toulouse, Privat, 1988.

C. Nace, J.-R. Nace, *Ardèche, terre d'industrie*, Montmélian, Fontaine de Siloé, 1998.

Y. Lequin (dir.), *Rhône-Alpes, 500 années lumière*, Paris, Plon, 1991.